

nom à la jeune fille qu'il aime et qui est digne de lui ! Etienne s'interrompit brusquement.

— Oui, reprit-il au bout de quelques secondes. Mais si Jacques Garaud n'existe plus. Si Paul Harmant n'est pas l'homme que je crois. Si Ovide Soliveau a tué Duchemin. Non ! non ! cela ne doit pas être. Dieu ne permettrait point cela ! Jeanne Fortier est innocente. en voici la preuve dans cette lettre de Jacques Garaud. Ah ! si j'avais trois lignes de l'écriture de Paul Harmant. La comparaison serait décisive.

En ce moment on sonna à la porte de l'appartement, puis, aussitôt après, on frappa à celle de l'atelier.

— Entrez ! dit Etienne

La porte s'ouvrit. Raoul Duchemin, s'appuyant de l'épaule à la muraille, était debout sur le seuil.

CH

— Vous voilà donc enfin ! s'écria l'artiste en courant au jeune homme et en le prenant par la main pour l'entraîner dans son atelier.

Raoul, forcé de marcher plus vite qu'il ne le pouvait, laissa échapper un cri de douleur.

— Qu'avez-vous ? demanda Etienne surpris et inquiet.

— Je suis blessé, répondit le jeune homme.

— Blessé ! où ? Comment ?

— Une foulure à la cheville.

— Ce ne sera rien. Les nouvelles ?

— Sont bonnes.

— Ovide Soliveau ?

— Arrêté

— Arrêté ! répéta l'artiste, est-ce possible ?

— Oui, grâce à l'habileté d'Amanda. Je vous raconterai cela par le menu tout à l'heure. Allons au plus pressé. Mais d'abord permettez-moi de m'asseoir. Je ne puis plus me tenir debout.

L'artiste avança vivement un fauteuil, sur lequel Raoul se laissa tomber avec un soupir de soulagement.

— Parlez ! parlez vite ! reprit-il ensuite. Savez-vous quelque chose de Paul Harmant ?

— Paul Harmant est mort.

— Le père de Mary, mort ! fit Etienne avec stupeur.

— Ce n'est point du père de Mary que je parle, répliqua Duchemin, c'est de l'homme dont ce misérable a pris le nom. Le vrai Paul Harmant est mort, il y a vingt-cinq ans, à Genève, dans un hôpital, et le constructeur de Courbevoie, le millionnaire honoré de tout le monde, s'est emparé de son individualité pour cacher la sienne.

Etienne tremblait d'émotion.

— Vous avez la preuve de cela ? fit-il.

— Oui.

— Quelle preuve ?

— La meilleure, la plus incontestable de toutes. Voyez. Et Duchemin tendit à l'artiste l'acte mortuaire relevé jadis sur le registre de l'état civil de Genève, par les soins d'Ovide Soliveau. L'ex-tuteur de Georges le lut avidement.

— Impossible de conserver un doute ! murmura-t-il ensuite. Mon instinct m'avait bien servi. Je devinais la vérité !

— Et, poursuivit Raoul en tirant de sa poche les deux liasses prises par lui dans le secrétaire d'Ovide, voici d'autres papiers que je n'ai pas eu le temps d'examiner, ils ont peut-être leur importance.

— Eh ! qu'importent ces papiers ? répliqua l'artiste dont le visage rayonnait de joie. J'ai celui qu'il me faut et je ne me soucie point du reste. Ah ! Jacques Garaud, je te tiens donc, enfin !

Il frappa sur un timbre. Le valet de chambre parut aussitôt.

— Vous avez sans doute une voiture en bas ? demanda Etienne Castel à Raoul.

— Oui, monsieur.

L'artiste reprit en s'adressant à son domestique :

— Prenez la voiture de M. Duchemin. Allez à Courbevoie, à l'usine Paul Harmant. Faites savoir à monsieur Lucien Labroue que vous venez le chercher de ma part, toute affaire cessante ramenez-le immédiatement, ici. S'il vous questionnait, vous lui diriez que j'ai des choses de la plus haute importance à lui apprendre.

— Bien, monsieur.

Et le valet de chambre sortit de l'atelier.

— Ah ! mon cher Raoul, s'écria Etienne en serrant la main de l'ancien employé de la mairie de Joigny, vous venez de racheter amplement par une bonne action la faute que vous aviez commise dans un moment de folie. J'ai maintenant à accomplir de grandes choses dont vous serez le témoin.

Raoul pleurait de joie.

— Mais, poursuivait l'artiste, nous ne devons point oublier le nécessaire, nous allons déjeuner, car lorsque arrivera Lucien Labroue il nous faudra sortir. Je vous laisse seul un instant pour donner des ordres à ma cuisinière. En déjeunant vous me raconterez tout ce que vous savez.

Etienne quitta son hôte et reparut au bout de dix minutes, habillé, prêt à sortir. En même temps la cuisinière venait annoncer que le déjeuner était servi. Raoul s'appuya sur le bras de l'artiste ; tous deux passèrent à la salle à manger et se mirent à table.

— Présentement, causons, fit Etienne, je vous écouterai avec un intérêt dont vous ne doutez pas.

Duchemin narra dans les moindres détails les incidents de la nuit précédente et sa visite au pavillon de l'avenue de Clichy.

— Ovide étant arrêté, s'écria l'artiste après avoir écouté ce récit, et le scélérat ayant prononcé le nom de son complice en présence des agents, on va sans doute faire surveiller la maison de Paul Harmant. Peu m'importe ! J'arriverai près de lui avant qu'il ne soit arrêté, car avec un millionnaire jusqu'à présent très estimé, on y mettra des formes. Quand à Jeanne Fortier, nous nous occuperons d'elle dès

que j'en aurai fini avec Jacques Garaud. Si d'ici là elle était reprise, je me fais fort d'obtenir sa mise en liberté provisoire.

En ce moment, le valet de chambre entra dans la salle à manger. Il ramenait Lucien Labroue.

— Cher artiste, dit ce dernier, vous le voyez, j'accours très ému. Vous avez, paraît-il, des choses importantes à m'apprendre.

— De la plus haute importance, appuya Etienne Castel.

— Parlez vite !

— Je connais l'assassin de votre père.

Lucien devint très pâle. Ses lèvres s'agitèrent, mais il ne put articuler un seul mot. Le saisissement lui coupait la parole.

— Je le connais, poursuivait Etienne, et c'est grâce à monsieur (il désignait Raoul Duchemin) que ce misérable est démasqué.

Le fils de Jules Labroue redevint instantanément maître de lui-même.

— Le nom de l'assassin ? fit-il.

— Vous le saurez quand il en sera temps, et ce sera bientôt, répondit Etienne. Monsieur Duchemin, vous sentez-vous le courage de nous accompagner en vous appuyant sur Lucien et sur moi ?

— Oui, certes, monsieur.

— Eh bien ! venez.

— Où allons-nous ? demanda Lucien.

— Chez votre ami, Georges Darier.

Etienne prit son chapeau, et les trois hommes gagnèrent la voiture qui les conduisit rue Bonaparte.

* *

Lucie Fortier avait attendu toute la soirée maman Lison, avec patience d'abord ; mais, quand sonnèrent dix heures du soir sans que la porteuze de pain fut rentrée, la jeune fille commença à se sentir prise d'une inquiétude. Pourquoi la pauvre femme, si régulière dans ses habitudes, ne revenait-elle point au logis à cette heure tardive ? Que lui était-il donc arrivé ?

— Maman Lison m'avait annoncé que la petite fête ne durerait que jusqu'à six heures du soir, se disait Lucie. Depuis longtemps elle devrait être ici. Son absence ne peut s'expliquer que par quelque chose de fâcheux, un accident, un malheur peut-être.

Et peu à peu l'inquiétude de Lucie devenait de l'angoisse. Minuit sonna. La porteuze de pain n'avait point reparu. Lucie, très souffrante déjà, nous le savons et de plus brisée de fatigue, se mit au lit, mais il lui fut d'abord impossible de fermer les yeux. Sans cesse elle se soulevait sur son oreiller, prêtant l'oreille au moindre bruit qui se produisait dans la maison. Le temps passait avec une lenteur effroyable. Enfin, vers quatre heures du matin, la fatigue l'emporta sur l'angoisse, Lucie laissa retomber sa tête et s'endormit d'un lourd sommeil. Il était huit heures quand elle se réveilla. Ses idées lui revinrent aussitôt d'une façon très nette. Elle se souvint de ses craintes, de son épouvante au sujet de Lise Perrin. Elle sauta à bas de son lit, s'habilla rapidement et alla frapper à la porte de Jeanne. Aucune réponse ne pouvait lui être faite, la chambre était vide. La jeune fille, dont ce silence redoublait les terreurs, descendit chez la concierge.

— Madame Dominique, lui demanda-t-elle, avez-vous vu ce matin maman Lison.

— Mais non, mam'selle, et ça m'étonne même beaucoup. Je l'ai attendue hier au soir jusqu'à minuit. Ce matin, le pain n'est point encore arrivé, et voilà qu'il est tout près de neuf heures. Est-ce qu'il lui sera arrivé quelque chose, à la pauvre femme ? un nouveau malheur ?

— Oh ! ne dites pas cela, vous me faites frissonner ! s'écria Lucie. Je suis assaillie déjà de noirs pressentiments ! Je vais sortir et aller rue Dauphine à la boulangerie Lebrét. Là, bien certainement, on m'apprendra quelque chose.

— Sortir, mam'selle ! Malade et faible comme vous l'êtes ! c'est bien imprudent !

— Oh ! madame Dominique, l'incertitude est la chose du monde qui peut me faire le plus de mal ! Je pars tout de suite. Si maman Lison venait pendant mon absence, dites-lui que je suis allée prendre de ses nouvelles rue Dauphine, et que je vais rentrer.

— Oui, mam'selle Lucie, mais croyez-moi, ne jouez pas avec votre santé. C'est notre seule fortune, la santé à nous autres, qui n'avons point de rentes.

La jeune fille n'entendait plus la digne concierge. Elle était déjà à dix pas de la loge.

— J'irai d'abord au "Rendez-vous des boulangers," se disait-elle en sortant de la maison du quai Bourbon.

Et elle s'achemina vers la rue de Seine. En arrivant en face de la boutique du marchand de vin-restaurant dont nous connaissons l'enseigne, elle s'arrêta, frappée de stupeur. Cette boutique était fermée. Plusieurs commères, groupées sur le trottoir, causaient.

— Hein ! croyez-vous que ça en soit un, de malheur ! disait l'une d'elles. Faut-il avoir la guigne ! De si braves gens, la crème des honnêtes gens, quoi ! voir leur établissement, (un établissement qui marchait si bien !) fermé par l'autorité, et cela pour une chose dont ils ne devraient pas être responsables, n'en étant point fautifs.

— C'est à cause de la porteuze de pain, parbleu, que les gens de la boulangerie ont défendue, fit une autre commère.

CIII

Ces quatre mots : "La porteuze de pain" glacèrent Lucie d'épouvante. Cependant maîtrisant de son mieux son émotion, faisant appel à tout son courage, elle s'approcha du groupe.

— Excusez-moi, madame, fit-elle en s'adressant à la femme qui venait de parler. J'ai bien compris vos paroles, n'est-ce

pas ? La boutique du "Rendez-vous des boulangers" est fermée par autorité de justice ?

— Oui, mam'selle.

— Savez-vous le nom de cette porteuze de pain.

— On l'appelle dans le quartier "maman Lison."

Lucie devint livide et sentit tout le sang de ses veines affluer à son cœur et l'étouffer.

— Mais, pourquoi ? pourquoi ? balbutia-t-elle d'une voix à peine distincte.

— Ah ! pourquoi ? Voilà. On ne sait pas au juste. On dit beaucoup de choses. On parle d'un crime.

— Un crime ! répéta Lucie haletante.

— Oui, un homme a été arrêté, qui se dit garçon boulanger et qui ne l'était pas, et qui a voulu empoisonner maman Lison. Puis on a voulu l'arrêter elle-même, maman Lison, et alors les garçons boulangers qui lui donnaient un banquet ont cogné sur les agents, et maman Lison a pris la poudre d'escampette. Alors sur le rapport des agents, la maison a été fermée, et les braves gens qui tenaient le "Rendez-vous des boulangers" ont été appelés ce matin chez le juge d'instruction, un endroit où il ne fait pas bon, même quand on a rien à se reprocher.

— Mon Dieu ! mon Dieu ! bégaya Lucie avec désespoir.

Et elle s'enfuit. Elle marchait au hasard, chancelant, la tête vide, ne sachant que faire, ne sachant que croire, entendait toujours résonner à son oreille ces mots : "Un homme a été arrêté qui a voulu empoisonner maman Lison." La porteuze de pain avait donc couru un danger nouveau. Ensuite, on avait voulu l'arrêter, elle aussi. Pourquoi ? Les garçons boulangers qui la fêtaient s'étaient jetés résolument entre elle et les agents. Donc ils ne la croyaient point coupable. Qu'est-ce que tout cela signifiait ? Où chercher le mot de cette indéchiffrable énigme ? Lucie pensa que peut-être elle trouverait des renseignements plus précis à la boulangerie Lebrét. Elle y courut. La servante était seule dans la boutique.

— Pourriez-vous me dire si vous avez vu maman Lison ? lui demanda Lucie.

Ce fut en levant les bras au ciel que la servante répliqua : Ah ! ne me parlez pas de ça, mam'selle. On a voulu l'arrêter hier, au "Rendez-vous des boulangers."

— Mais, pourquoi ?

— Je ne sais pas, moi ! on prétend qu'elle était recherchée par la police.

— Recherchée par la police ! répéta Lucie affolée. Maman Lison recherchée par la police !

— C'est le bruit qui court. Tout un chacun en parle dans le quartier.

— Mais qu'avait-elle fait ?

— Quant à ça, j'en ignore, mais le Lyonnais qui l'a défendue a été emmené, ce matin, pour répondre au juge d'instruction, et le "Rendez-vous des boulangers" où la chose a eu lieu, est fermé.

Lucie pouvait à peine se soutenir, tant l'émotion terrible qu'elle venait d'éprouver la brisait. Elle fit appel à tout son courage et sortit après avoir remercié la fille de boutique.

— Rien, murmura t-elle en s'éloignant, je n'ai rien appris ! Où demander maman Lison ? où la retrouver ? Il est impossible qu'elle soit véritablement recherchée par la police. Elle n'a jamais rien fait de mal. Cette fille n'a pas compris ! Et je suis seule à me débattre au milieu de cet effrayant mystère ! Et je ne puis travailler au salut de la pauvre femme que j'aime. Lucien m'a abandonnée, il aurait été un appui pour moi. Lui aussi il aimait maman Lison, il l'aurait conseillée, défendue ! Ah ! Dieu m'a rudement frappée ! De qui prendre conseil ?

Tout à coup Lucie s'arrêta. Elle venait de penser à l'ami de Lucien, à l'avocat chez qui maman Lison était allée pour lui parler d'elle, à Georges Darier enfin. A peine cette idée eut-elle traversé son esprit qu'elle se dirigea vers la rue Bonaparte, dont elle ne se trouvait pas très éloignée. En moins de vingt minutes elle arriva près de la maison qu'habitait le jeune homme et dont elle savait le numéro. Elle en franchit le seuil.

— Monsieur l'avocat Georges Darier ? demanda-t-elle au concierge.

— Au deuxième étage.

— Est-il chez lui ?

— Pour sûr, je ne l'ai pas vu sortir.

Malgré sa faiblesse et sa fatigue, Lucie gravit rapidement les deux étages. En face de la porte de Georges elle se sentit prise d'une émotion étrange ; il lui sembla que son cœur cessait de battre. Au bout de quelques secondes l'énergie lui revint. La vieille Madeleine vint lui ouvrir et l'accueillit par cette question :

— Que désirez-vous, mademoiselle ?

— Monsieur l'avocat Darier.

— C'est ici

— Pourrais-je le voir ?

— Je le pense, mademoiselle. Donnez-vous la peine d'entrer. Monsieur est dans son cabinet. Je vais le prévenir.

Et Madeleine conduisit la jeune fille au salon où se trouvait, encore sous son emballage, le tableau qu'Etienne Castel venait d'envoyer. Puis la vieille servante se rendit dans le cabinet de son maître. Celui-ci étudiait les pièces du procès qu'il devait plaider le lendemain pour Paul Harmant. La lettre que le grand industriel lui avait écrite était toute ouverte devant lui, sur son bureau. A l'entrée de Madeleine, il leva la tête et demanda :

— Qu'y a-t-il ?

— Monsieur, c'est une jeune personne qui désire vous parler.

— Amenez la ici.

La servante introduisit Lucie et se retira.

Georges constata du premier coup d'œil le bouleversement du doux visage de sa visiteuse.

— Veuillez vous asseoir, mademoiselle, dit-il en avançant à la jeune fille un fauteuil sur lequel elle se laissa tomber.